DÉRIVE
EN PAYSAGES URBAINS
JEAN-LUC BAILLY
EXPOSITION
DU 05/01 AU 14/02/2017
LATITUDE21, 33 RUE DE MONTMUZARD, DIJON

Ce document accompagne une exposition présentée
du 5 janvier au 14 février à Latitude21,
la maison de l'architecture et de l'environnement du Grand Dijon.
PAO : Latitude21, Sébastien Appert

«Une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive renoncent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent.»

Debord Guy, « Théorie de la dérive »,
Les Lèvres nues, no 9, décembre 1956

MA DEMARCHE

Nous proposons ici diverses réflexions qui accompagnent notre manière de regarder des espaces urbanisés, architecturés, des mobiliers et autres aménagements organisés pour l'habitat, la circulation et les échanges des Hommes. Notre but n'est pas la réalisation d'un reportage de type documentariste ou journalistique sur la ville et les conditions de vie en zone urbaine. Ce n'est pas là le sujet, et le lieu des prises de vue importe peu puisqu'il s'agit d'appréhender les choses dans leur généralité reconnaissable. Ce faisant, la démarche consiste aussi à les extraire de leur contexte particulier en omettant tout ce qui est étranger ou indifférent à l'idée que l'on veut représenter ou discuter.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

Il ne s'agit donc pas de rendre compte avec fidélité de ce qui existe, mais tout de même l'existant est l'inévitable ancrage dans le réel et, ne serait-ce que pour communiquer avec les autres, il faut éveiller leur intérêt. Ce qu'on présente aux visiteurs doit donc renvoyer à ce qu'ils connaissent déjà ou qu'ils ont déjà rencontré d'une manière ou d'une autre.

Aujourd'hui la manifestation des besoins et les intérêts se sont déplacés dans la sphère de la représentation. De ce fait, l'expression artistique ne s'occupe plus trop de ce qu'il y a de vraiment vivant dans la vie. On est plutôt porté de nos jours à se livrer à des réflexions ou de pensées sur l'art. Et, tel qu'il est pratiqué de nos jours, il se présente d'abord comme objet de pensée plutôt que de plaisir. Sans le discours, il semble que l'œuvre ne peut exister.

On pourrait penser que la photographie d'art permet une espèce de retour vers le vivant, en fait c'est là une illusion. Sa pratique, sa technicité, etc., procède du même mouvement que celui de toutes les autres formes picturales. Beaucoup d'images photographiques d'apparence spontanée sont en réalité des scènes préparées, ou des paysages retravaillés.

Pour le photographe, il ne s'agit pourtant pas de se contenter d'enregistrer un espace urbain, mais de proposer des paysages recomposés de telle sorte qu'ils suggèrent.

Le but n'est pas de montrer au visiteur où nous sommes allés et ce que nous avons vu, mais de construire une ambiance qu'il s'approprie, pour imaginer.

Chaque photographie a sa propre histoire. Exposée elle devient lieu de rencontre entre la culture du visiteur et le produit du photographe. Les images peuvent renvoyer à des vécus qui a priori se contredisent. C'est que chaque photographie n'est pas en soi représentation de l'objet, mais représentation de l'idée suscitée par l'objet matériel ou sensible.

LE RAPPORT AUX AUTRES

La tâche du photographe est donc de faire en sorte que soit réalisée une certaine unité entre l'idée qu'il se fait du contenu physique de l'image et celle que peut s'en faire le visiteur. Quand nous parlons de contenu physique ou sensible, il s'agit tout autant de la chose photographiée que de l'image photographique elle-même. Un même objet photographié sous deux lumières différentes, par exemple, sera en fait vu de deux manières différentes et, donc, répond à deux idées différentes de ce qu'il peut être et de ce à quoi il correspond.

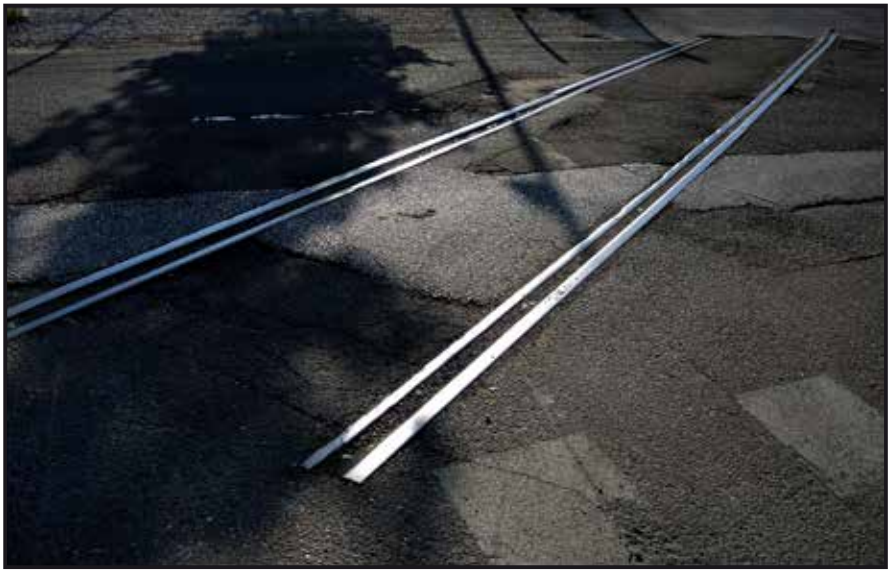
D'une certaine manière nous pouvons dire que le photographe cherche à créer une convergence entre sa propre pensée et celle des autres. Ce qui fait qu'avant même de les avoir rencontrés, il est déjà influencé par sa relation aux autres lors de la fabrication même de l'image qu'il se propose de présenter.

Il a une idée de l'idée que pourraient avoir les autres en regardant son travail. Mais la rencontre des idées peut ne pas avoir lieu, les histoires restent séparées et la photographie se révèle finalement vide de sens, puisque ce qui la fait exister, c'est précisément cet aller-retour entre l'artiste et le visiteur. Pour cela, le détail a son importance. Il peut ne pas être vu, et c'est le sens de l'image qui est perdu.

Faute de cet aller-retour idéel, le photographe reste un technicien et le visiteur un pur visiteur. Toutes les images ne parlent pas nécessairement à tout le monde. De même tous les lieux traversés n'ont pas nécessairement retenu l'attention du photographe. L'exposition propose une dérive au visiteur, il n'y a ni ordre ni plan, mais seulement des représentations de choses et d'espaces architecturés. Les associations et les rapprochements spatiaux des images dépendent pour partie de la configuration du lieu de leur présentation.

DES PAYSAGES URBAINS

En ville comme ailleurs, les paysages ne sont pas donnés, ils ne sont pas faits en dehors de ce que construit l'esprit de l'observateur. Ce sont toujours des produits de l'esprit, aussi bien de ceux qui ont aménagé l'espace que de ceux qui le voient à leur manière, avec leur culture leurs sentiments, leurs positionnements et engagements sociaux, etc.



Lorsque nous évoquons une dérive EN paysages urbains, il s'agit de notre façon de voir des choses qui sont là, bien entendu, mais qu'en tant que photographe nous ne saisissons pas de la même manière que si nous n'étions pas dans une action spécifique. Dès l'instant où je me déplace en photographe, je suis attentif à des aspects particuliers de l'ordinaire. En bref, l'ordinaire n'est plus si ordinaire que cela. La photo résulte d'une collision entre ce qui est là est ma façon d'interpréter ce qui est là. Ce ne sont pas les choses qui sont là, mais déjà les images de choses (penser au « Ceci n'est pas une pipe » de Magritte).

Dérive veut dire qu'il n'y a pas de plan ni de thématique autre que celle de saisir la ville au fur et à mesure de déplacements quelconques et non organisés. Un détail suffit pour faire naître une situation inédite. La déambulation n'est pas passive, elle est curieuse et intéressée. C'est aussi une recherche, mais on ne sait pas vraiment quoi.

Lorsque l'on présente un travail photographique, on a tendance à expliciter la démarche et, généralement, sauf bien entendu lorsqu'il s'agit d'un travail documentaire, journalistique ou illustratif, de demander au visiteur d'aller au-delà de ce qu'il voit. Pour faire bref, la photographie artistique souffre d'une certaine manière d'être d'abord, en tout cas au premier coup d'œil, figurative. I faut reconnaître que c'est en réalité le cas de toute œuvre d'art.

Ce qui importe ce n'est pas l'objet photographié, mais ce qu'il figure en termes d'émotion ou d'esprit.

Ce qui vaut ce n'est pas le lampadaire, ou la fenêtre. Cependant les photographes se déplacent et cherchent un sujet, si ce n'est original, au moins significatif, voire exotique.

Il y a aussi des modèles récurrents : les alignements ou les entassements sont des sujets qui reviennent souvent. Plus récemment, de grands espaces urbains (ou présentés comme tels grâce au grand angle) avec une personne isolée. Manque d'imagination des photographes, ou racines culturelles à ne pas oublier et qu'il faut s'approprier ? En tout cas, l'impression de mouvement sans que rien ne bouge. Ce n'est pas le sujet qui bouge, c'est l'esprit de celui qui regarde.

L'UNITE DE CE QUI EST ET DE LA FORME DE CE QUI EST

La chose photographiée à une certaine importance, non pas en tant que chose, mais en tant que prétexte. Il y a toujours, plus ou moins, un esprit reportage dans la démarche photographique, cependant ce qui rend l'image intéressante, ce n'est pas le contenu même, mais la satisfaction (ou le désagrément) que procure la manière dont son contenu est extériorisé.

Le « renvoi à » est le sens même de la pratique photographique, faute de cela la photographie n'existe pas, en elle-même elle n'est pas vue. Pourtant, prétendre que la photographie doit être représentation fidèle par imitation de ce qui existe déjà, c'est confondre remémoration et création, c'est donc nier la potentialité créatrice de la pratique photographique. La conscience de la forme est seconde par rapport à la reconnaissance du contenu. D'où la question récurrente, c'est où ? comme si l'on ne pouvait voir vraiment l'image du paysage sans une référence qui lui soit extérieure.

C'est vrai, la photographie peut être purement un outil, une matière à partir de laquelle est construit autre chose. Détournée, elle n'est pas la forme finale de la production artistique, elle conserve pourtant sa spécificité au sein même des œuvres auxquelles elle est incluse. Elle participe de l'œuvre en tant qu'image particulière porteuse de sa technique propre.

En photographie c'est la relation au réel qui prévaut, celle du photographe aussi bien que celle du visiteur, quand bien même l'une et l'autre ne coïncident pas nécessairement. C'est que l'un et l'autre se cherchent eux-mêmes dans les images. Le réel prévaut au sens où c'est ce qui est premier, avant même l'idée puisque l'idée se construit à partir de lui, même dans une situation imaginaire.

DU VIVANT ET DE LA MINERALITÉ

La démarche artistique renseigne sur l'humain, grâce à l'intuition et à sa représentation, le photographe éveille des sentiments, des émotions endormies, des pensées oubliées et suscite des idées. Finalement, il propose des conditions pour que le visiteur se retrouve dans une situation inédite. De ce point de vue, la visite de l'exposition ajoute à l'expérience concrète du photographe qui, d'ailleurs n'a pas nécessairement vu ce que voit le visiteur.

Pas d'exotisme que du quotidien. Pas d'effets spéciaux non plus. En revanche, l'esprit est tourné vers le choix de fragments, d'angles et de lumière. D'une certaine manière, la prise de vue relève du jeu et le cliché les produits plus ou moins accidentels de ce jeu. C'est donc une occupation à laquelle rien ne nous oblige, et que nous pouvons interrompre en toute liberté. On le sait aussi, on a besoin du jeu.

Faire œuvre artistique consiste à rendre l'idée accessible à notre contemplation sous une forme directement sensible, et non d'abord sous celle de la pensée et de l'intellectualité pure en général. Chaque représentation tire sa valeur de la correspondance entre l'idée et sa forme, fondues ensemble et s'interpénétrant. La conformité de la réalité représentée à son concept est fonction du degré d'union qui existe entre l'idée et la forme.

Etre urbain dit le dictionnaire, c'est habiter en ville, c'est être civilisé, cultivé, poli, serviable, etc. La vie urbaine est rencontre formelle ou informelle, fréquentation de lieux communs, mais tout de même typés, catégorisés. L'agglomération n'est pas un espace homogène, ses mobiliers mêmes suffisent bien souvent à en saisir le caractère dominant, voire la sociologie du lieu où nous nous trouvons.

ENTRE PHOTOGRAPHES

Une question contemporaine : le noir et blanc est-il plus artistique que la couleur ? N'est-il pas plus purement tourné vers la représentation du concept de la chose représentée que vers la chose elle-même. Alors que la couleur viendrait perturber l'idée en privilégiant le côté ordinaire, voire quotidien de ce qui est visible. On reconnaît plus facilement la chose en couleur, car il y a moins de distanciation puisqu'on la voit plutôt comme ça, le renvoi à sa propre expérience est apparemment plus direct.

On m'a dit un jour « Je préfère le noir et blanc parce qu'on joue avec la lumière. » Les couleurs ne sont-elles pas de la lumière ? Bien sûr la photographie en noir et blanc est artistiquement respectable, mais la couleur aussi, la liberté et l'imagination y sont tout aussi importantes. Pas plus que les gris ne sont donnés, les couleurs ne le sont pas non plus. Dans un cas comme dans l'autre il s'agit de fusionner le contenu et la forme, et ce qui importe c'est la manière de présenter les choses vraies plus que la réalité même de ces choses.

DE LA CITE

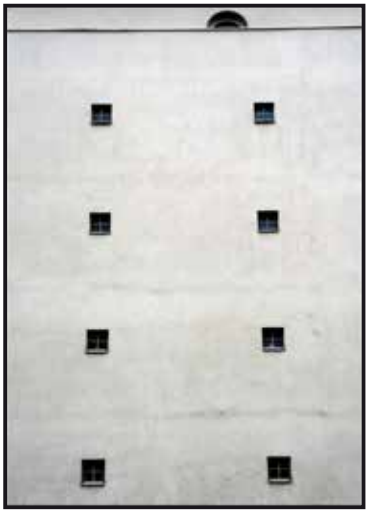
Les grandes villes s'étendent. Pendant que les villages et petites villes s'étiolent, on construit des métropoles.

Anecdote : j'ai fait cette photo (ci-dessus) après avoir entendu un imbécile à la radio, présenté comme philosophe, expliquant doctement que les guirlandes et autres boules et décorations marquant les fêtes de fin d'année sont inutiles, gaspilleuses, etc. Imbécile, mais aussi dangereux, car la contemplation de ces lumières est un acte de liberté, une appréciation des couleurs comme étant libres et infinies en soi, en dehors de tout désir de se les approprier et de les utiliser en vue de besoins individuels et d'intentions égoïstes. C'est une utilité sociale non utilitariste.

Une rue ne nous appartient pas. Elle n'appartient pas non plus à ses riverains. Lors de dérives on s'aperçoit de l'importance des rues, de leurs ambiances diverses. Certes, les citadins ne vivent plus dans les rues ; les terrasses ne sont pas une vie, elles sont une animation. Pourtant passant d'une rue à une autre, même très proche, on a souvent le sentiment d'être ailleurs.

Heureusement, les urbanistes et architectes fous qui voulaient supprimer les rues dans les villes n'ont pas complètement gagné l'esprit des « décideurs ». Mais, ils ont fait, et ils font encore, ce qu'on appelle les cités.

Maintenant on fait des quartiers, mais très stéréotypés, présentant des structures très rigides. On sent bien que l'improvisation n'a pas sa place. Il n'y a pratiquement pas de courbes, les voies de circulation sont rectilignes et rien ne dépasse, tout est dans l'ordre. Les perspectives ne permettent pas d'échapper à la surveillance. Pas d'angles morts ou de renfoncements discrets. Les vieux centres n'ont pas été conçus comme ça.



DEUX PROFILS, DEUX ESPRITS.

Un paysage est toujours un morceau d'un ensemble plus vaste qu'on imagine en raison de notre histoire, de nos savoirs sur l'ensemble. Ce que l'on voit peut être trompeur, surtout pour celui qui ne connaît pas le lieu. Il peut s'imaginer être ailleurs que là où a été prise la photo.

Bien entendu celui qui connaît reconnaîtra, mais l'a-t-il déjà vu comme cela ? Ou bien, n'est-ce pas trop banal, voire quotidienniste ou sans plus d'intérêt que le passage routinier. Il y a pourtant beaucoup de choses à voir dans ces espaces tellement fréquentés que l'on n'en voit plus ni l'architecture ni les originalités. Ce, d'autant plus qu'aujourd'hui les choses ne sont plus tout à fait comme cela. En fait, la ville minérale est plus vivante qu'on ne le pense.

La minéralité dominante n'est pas le signe que tout est figé, que le patrimoine est quelque chose qui devrait être immuable. C'est qu'il y a une sorte « d'artialisation » du passé urbain, la photographie qui donne aux immeubles une dimension monumentale n'y est pas étrangère.

Grâce aux photos, différemment post traitées, toute zone urbaine est amenée à devenir touristique. Y compris bien entendu, d'anciennes usines, non pas tant parce qu'usines, mais parce qu'anciennes et qu'il y a une mode de pensée qui veut que « c'était mieux avant ». Nous ne parlons pas du moyen âgisme où tous les hommes étaient des chevaliers et les dames des princesses. Foin des pauvres.

Pourquoi les hommes s'agglomèrent-ils ? Pourquoi construisent-ils de villes ? Pourquoi ont-ils choisi de recourir à des matériaux extraits du sol et non pas des végétaux ?

Plus haut, plus dense aussi. On réduit les espaces de la vie privée, contradictoirement avec le fait que tout est organisé pour que chacun vive séparément des autres. En plus de l'agglomération, on pratique l'empilement.

Curieux aujourd'hui ce choix de densification urbaine qui fait disparaître des espaces verts tels que les jardins des particuliers autour des maisons individuelles dans les faubourgs et les banlieues. En même temps il est vrai, on végétalise les toits qui, de ce fait, deviennent plats.

Il a beaucoup été écrit que la valeur spectaculaire (marchande) tend à l'emporter sur la valeur culturelle. Dans le domaine artistique, comme ailleurs, la valeur n'est pas une dimension intrinsèque des choses. Elle est déterminée dans les relations sociales de production et de consommation. Contradiction, voire télescopage entre le marchand et le culturel. Mais nous avons là en vérité la même contradiction qu'au sein même de l'œuvre d'art entre la forme et le fond. L'un n'existe pas sans l'autre, la culture est toujours saisie en ce qu'elle participe à la vie sociale dans ce qu'elle est spectaculaire.

Culture opposée à spectaculaire a souvent pour image inversée, comme dans un miroir, austérité opposée à libéralité. Le prétexte de la sécurité va en l'encontre de l'incertitude de la liberté. L'austérité est une forme d'enfermement, le sécuritaire en fabrique les barreaux.

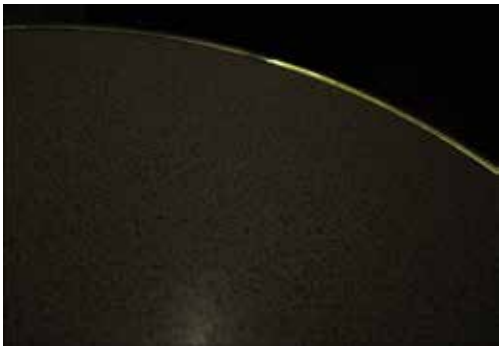
L'IMAGE VRAIE DE LA VILLE

Le paysage urbain se manifeste aussi comme un espace de communications, d'échanges en tous genres et, donc, en multiples réseaux aériens ou souterrains. Ce sont aussi ces liens qui forment le contenu des photographies, avec toujours l'idée de cohabitation qui s'impose. L'urbain, c'est la vie en réseaux.

Contrôlé, codifié. Toute image de la ville a aussi inévitablement pour contenu ces codes dont le mobilier urbain est la forme sensible.

Comme en contradiction, un ou deux détails qui perturbent la géométrie tout en lui donnant un sens vital.

La vie est bien là. C'est le contexte qui permet d'en saisir la réalité.



Une image du réel, à savoir une image de l'unité de ce qui est l'apparence de ce qui est. Mais le réalisme est en fait tout autant illusion que n'importe quelle autre expression picturale. Ce ne sont pas les choses qui comptent vraiment, mais l'atmosphère qui ressort de la manière dont est présenté leur ordonnancement. Or, c'est la question permanente qui se pose au photographe.

DU BEAU EN IMAGES

Tout ce qui est cadrage, contraste, définition, etc., tous ces éléments de la technique photographique visent créer à chaque cliché une illusion. En fait, finalement c'est l'illusion créée qui est vraie. Les choses représentées ne sont pas les vraies choses, elles en sont une interprétation.

Ce qu'il y a de plus banal peut être saisi sous un aspect féérique. Des jeux de lumière, peut-on dire spontanés, convertissent des choses banales en objets présentant des caractères précieux. Dix fois, vingt fois peut-on passer sans les voir, ou plus exactement sans les saisir.

L'art c'est dit-on souvent la recherche du beau. Mais on peut se demander quels sont le contenu et la forme du beau. Il n'y en a pas. C'est en fait la transposition dans un contexte particulier de l'idée que l'on s'en qui nous dit que quelque chose est beau.

Le beau n'est pas une valeur en soi. Il n'est ni un contenu ni un contenant. Il est un rapport aux choses visibles, car formalisées. Personne ne peut dire si l'équateur est beau ou pas, personne ne l'a jamais vu que représenté. Le beau est un phénomène.

Cette photo est déjà présentée ailleurs. Le prétexte de la première était une lampe allumée en plein jour, celui de celle-ci est une corneille sur une antenne de télévision. 37 ans séparent les deux clichés. Lors de celui-ci, je ne pensais pas à l'autre.

D'une certaine manière, on peut être amené à s'interroger sur soi, à prendre conscience de soi autant par les permanences dans les images que l'on fait et que l'on aime, que par les différences de pratiques. En donnant à voir l'idée que nous avons des choses, nous cherchons à exprimer la conscience que nous avons de nous-mêmes, nous nous extériorisons, nous dédoublons, nous offrons à notre propre contemplation et à celle des autres. La photographie d'art a aussi cette fonction d'enregistrer les étapes de ce temps qui passe et que l'on ne saisit pas vraiment dans sa continuité.

latitude21

la maison de l'architecture
et de l'environnement
du Grand Dijon

33 rue de Montmuzard | 21000 Dijon
Informations : 03 80 48 09 12 |
latitude21@latitude21.fr |
www.latitude21.fr
Du mardi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 18h, le samedi de 14h à 19h, vacances scolaires du mardi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 18h. Groupes et scolaires, toute la semaine sur rendez-vous.